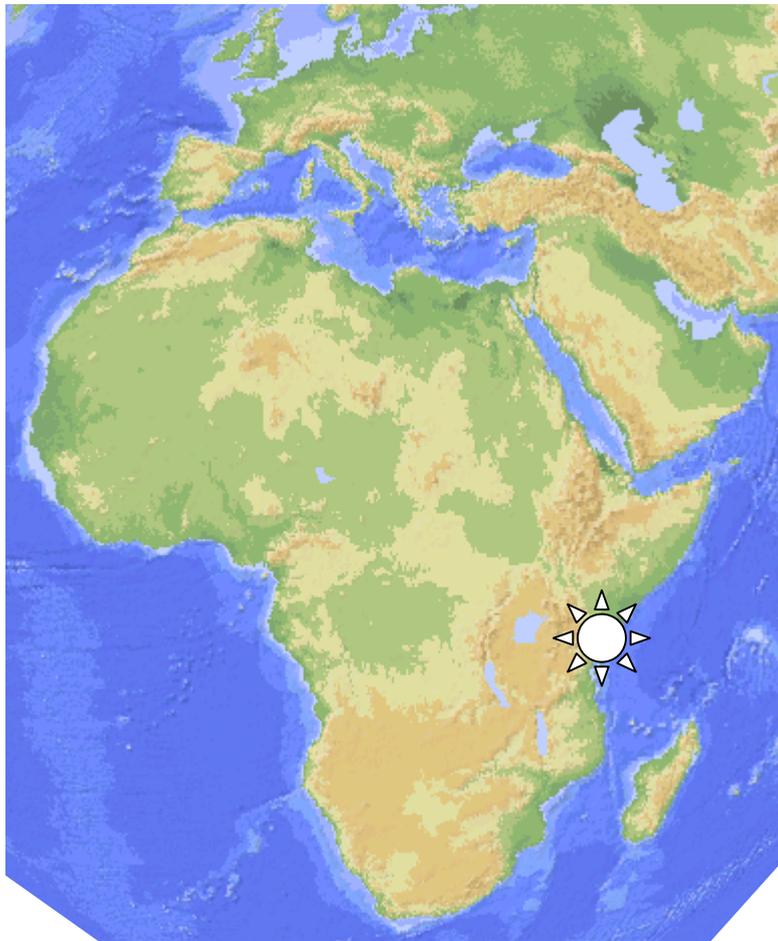


Zanzibar et la côte swahilie

Journal de voyage



14 août – 12 septembre 2004

PARIS, SAMEDI 14 AOUT	3
NAIROBI, DIMANCHE 15 AOUT	3
ARUSHA, LUNDI 16 AOUT	4
DAR ES-SALAAM , MARDI 17 AOUT	6
DAR ES-SALAAM , MERCREDI 18 AOUT	8
STONE TOWN, ZANZIBAR, JEUDI 19 AOUT	9
STONE TOWN, ZANZIBAR, LUNDI 22 AOUT	10
DAR ES-SALAAM , MERCREDI 25 AOUT	10
KILWA MASOKO, JEUDI 26 AOUT	10
KILWA MASOKO, VENDREDI 27 AOUT	11
KILWA MASOKO, SAMEDI 28 AOUT	12
DAR ES-SALAAM , DIMANCHE 29 AOUT	12
MOMBASA, LUNDI 30 AOUT	12
MOMBASA, MARDI 31 AOUT	13
MOMBASA, MERCREDI 1ER SEPTEMBRE, MIDI	14
MALINDI, MERCREDI 1ER SEPTEMBRE, SOIR	15
MALINDI, JEUDI 2 SEPTEMBRE	15
LAMU, VENDREDI 3 SEPTEMBRE	16
LAMU, SAMEDI 4 SEPTEMBRE	17
LAMU, DIMANCHE 5 SEPTEMBRE	17
LAMU, LUNDI 6 SEPTEMBRE	18
LAMU, MARDI 7 SEPTEMBRE	18
LAMU, MERCREDI 8 SEPTEMBRE	19
NAIROBI, JEUDI 9 SEPTEMBRE	19
NAIROBI, VENDREDI 10 SEPTEMBRE	20
NAIROBI, SAMEDI 11 SEPTEMBRE	21
PARIS, DIMANCHE 12 SEPTEMBRE	21
CARTE	23
ITINERAIRE	24
BUDGET	24

Paris, samedi 14 août

Si ma route croise des cafés Internet vous trouverez dans ces pages des traces de mon périple le long de la côte swahilie. Rien n'est sûr donc. Le départ est annoncé pour demain. Un Thalys pour Bruxelles puis un vol direct sur Nairobi. Comme aucun vol régulier ne dessert le Kenya depuis Paris je me suis résigné à une longue journée de voyage, un sac de décompression pas inutile.

Pour faire bref on dira que le pays swahili est la côte orientale de l'Afrique entre la Somalie et le Mozambique. C'est une entité plus culturelle qu'ethnique qui s'est constituée à partir du 10ème siècle lorsque Perses et Arabes commencèrent à s'installer sur la côte et développèrent la navigation entre comptoirs de l'océan Indien. Ces premiers colons furent concurrencés à partir du XVIe s. par les Portugais puis par les Allemands et les Anglais. En dix siècles une civilisation métissée s'est constituée dont la langue - le swahili - est la caractéristique majeure. Zanzibar demeure le joyau de ce monde qui s'est endormi avec l'abolition de l'esclavage. Dans les esprits Zanzibar est presque devenue un mythe, un sultanat sans terre, un parfum d'épices, un vent chaud qui gonfle les voiles déployées des boutres. C'est un monde pourtant bien réel que je vais rejoindre l'espace de quatre semaines. Et j'ai hâte !

Nairobi, dimanche 15 août

Je n'ai jamais voyagé aussi léger. 12 kg ! Un minuscule sac à dos et rien dedans. Ou du moins que l'essentiel. C'est l'Equateur et de toutes façons mes valises cabines ont rendu l'âme. Qui une roulette en moins, qui une poignée brisée. A l'heure qu'il est elles entament une seconde carrière en Afghanistan. Brigitte les a employées à convoier du matériel pédagogique à Kaboul. Qui sait ce qu'elles deviendront ? Cette nouvelle vie sera moins mouvementée mais sûrement plus utilement remplie.

Bagage léger et peu encombrant c'est l'opportunité de ne rien mettre en soute et c'est tant mieux. Les pilleurs de bagages ne manquent pas dans les aéroports africains. Pour preuve, à Paris une mama congolaise remuait ciel et terre pour récupérer les bijoux qu'elle avait malencontreusement laissés dans sa valise. En vain, elle avait enregistré ses bagages la veille en Gare du Nord et les précieux objets étaient déjà à Bruxelles. Je ne saurai jamais si la mariée a porté la précieuse parure parisienne. Les deux voitures du Thalys réservées par SN Brussels sont occupées principalement par les Congolais du vol de 10h sur Kinshasa. Ah si j'avais pris ce vol au moins j'aurais voyagé avec des autochtones ! Car de Bruxelles à Nairobi que des Blancs ! Ce n'est pas que je sois raciste mais tout de même pour du dépaysement c'est raté. Et quand je dis blanc c'est très blanc ; imaginez 200 visages pâles qui ont passé l'été au bureau à attendre fin août pour profiter des plages de Mombasa dernière escale de ce vol. A part ça rien à dire. La nouvelle compagnie belge vaut bien la défunte Sabena.

Le survol de l'Afrique débute au-dessus du golfe de Syrte. Contraste saisissant. D'un côté une Méditerranée bleu-turquoise ; de l'autre un espace beige infini et sans relief brûlé par le soleil. De petits nuages ouateux atténuent un peu la transition. Sur vingt kilomètres guère plus. Leur ombre portée dessine de petites taches noires. Au-delà c'est l'immensité du Sahara. Traces de pistes au sol, et si peu de relief avant que ne surgisse une heure de désolation plus tard les fantaisies rondes et vertes du Colonel. Des tentatives sans grand avenir de culture dans le désert. La Libye n'est pas Israël. Nous passons hélas loin du sombre Tibesti qui aurait rompu la monotonie de ce survol qui se poursuit interminable au-dessus du Soudan sans conteste le plus vaste Etat d'Afrique. D'avion, rien ne laisse entrevoir le drame qui se joue plus à l'ouest au Darfour. Quand enfin un peu de verdure

aurait dû égayer cet itinéraire ce sont de gros nuages qui nous cachent Khartoum et les deux Nil. Lorsque la visibilité revient surprise nous survolons les Tropiques et un tapis vert tendre parcouru de rivières indolentes se déroule sous nos pieds. Puis nous dominons les profondes failles de la Rift Valley dont de lointains enfantements ont engendré la Bekaa libanaise. Fascinante leçon de géographie qui m'a fait oublier mon pâle voisinage. Nous atterrissons à Nairobi au moment précis où le soleil se couche avec, fait exceptionnel, une demi-heure d'avance sur l'horaire ! A l'aéroport je suis attendu par l'agence *East Africa Shuttle* qui organise le transfert vers Arusha avec une nuit à Nairobi¹. Une sympathique hôtesse portait une affichette Yves TRAYNARD dans le hall en compagnie d'une vingtaine de Massaïs en grands drapés rouge et orange, visage et cheveux longs enduits de terre brune tout droits sortis de la brousse et qui visiblement attendaient un hôte de marque. Ouf ce n'était pas pour moi ! A peine remis de cette vision, l'hôtesse me glisse dans un taxi avant de s'enquérir d'autres clients. Le chauffeur est franchement speed. Malgré un volant à droite et les 15 km d'une route lugubre qui conduit au centre-ville je ne saurai pas si l'on roule réellement à gauche au Kenya tant il a slalomé. Enfin un autochtone qui parle swahili et prolix en plus. Il m'explique. Oui le Kenya a deux langues officielles et il faut maîtriser les deux en ville car les conversations passent d'une langue à l'autre créant presque un troisième idiome. A l'Université certaines matières sont enseignées en anglais ; d'autres en swahili. Difficile à imaginer pour nous pauvres Français qui avons fait la peau à toutes les langues régionales. Plus facile pour les Belges de l'avion. Mon chauffeur se verrait bien homme d'affaire mais bon il a attendu deux ans pour ce job alors pour autre chose il faudra encore patienter. Les diplômes ne suffisent pas. Arrivé de nuit dans une ville inconnue et seul, grandes rues mal éclairées, détritrus sur les trottoirs... on ne peut pas dire que Nairobi m'ait favorablement impressionnée ce soir. L'hôtel est presque désert. Je file au restaurant voisin et peut enfin m'exercer au swahili. « Nina njaa ». J'ai faim. « Kidogo ». Un peu. Le serveur s'appelle James. Tous les chrétiens, majoritaires au Kenya, ont adopté des prénoms anglais ce qui fait amusant de prime abord mais pas plus qu'en FrancAfrique finalement. James donc comprend mes premiers mots. Comme quoi l'apprentissage purement livresque peut porter ses fruits. Tiens justement, assiette de fruits, « sahani ya matunda... » ça marche encore. Papaye, mangue, pastèque, banane atterrissent sous mon couteau. Et c'est bon. Aujourd'hui on arrêtera là la leçon. Vous imaginez sans doute trente cinq degrés dans la chambre, des moustiques voraces et bien détrompez-vous. Nairobi est posée à 1700 d'altitude. Durant la saison sèche la température tombe à 12° quelques heures après le coucher du soleil et ne dépasse guère 28° en journée. Comme à Paris en ce moment quoi ! Le temps d'une douche chaude et je me glisse sous les couvertures. « Lala salama ». Bonne nuit.

Arusha, lundi 16 août

« Habari za asubuhi ? » Comment ça va ce matin ? Réponse invariable « Nzuri », Bien ! Même si rien ne va plus. C'est comme ça, les mauvaises nouvelles ici ne s'annoncent jamais brutalement. Petit matin maussade à Nairobi. Temps gris, ciel bas, crachin. Suis-je vraiment au Kenya ou dans le Cantal un jour d'automne pluvieux ? Traversée de la ville dans cette drôle d'atmosphère humide et terne. Un peu downtown américain, tracé au cordeau. Des monuments imposants du XIXème s. de style néoclassique, immeubles disparates du XXe s., tours en épis ou building de verre, habitations à balcons superposés aux rez-de-chaussée formant boutique. Je reviendrai voir tout ça sous le soleil à la fin de

¹ merci Anne-Hélène pour le tuyau, réservation par Internet très professionnelle (www.eastafricashuttles.com)

mon séjour. Dès la sortie de la ville nous perdons de l'altitude pour entrer dans le territoire des Massaïs. Et toujours ces Blancs qui m'insupportent dans cette navette. Quand donc vais-je m'en défaire ? Tous en petits groupes en partance pour Arusha, ses parcs naturels, son Kilimandjaro... Les Massaïs ont une autre allure le long des routes poussant leurs troupeaux, pour beaucoup chassés de leur territoire pour les intérêts des tours-opérateurs et des patrons de lodge à 250\$ la nuit. Entre deux averses ils patientent sous des abris proclamant "Jesus is the answer". La foi ici est très prosélyte. Il y aurait beaucoup à dire sur ce peuple, et beaucoup a été dit. Sur leur noble ascendance guerrière qui en faisaient les maîtres de l'intérieur au XVIIe siècle jusqu'au déclin de ces dernières années, leur isolement, leur difficulté à prendre le terrible virage du siècle mondial un peu à la manière des Indiens d'Amérique. Sans appel un beau-livre titre « Les derniers Massaïs ». La frontière est passée sans délai. Frontière du tiers-monde peuplée de bureaucrates aux uniformes informes et au mobilier d'un autre âge. Qu'importe ils donnent du tampon et c'est tout ce qu'on leur demande. Le long de la route petits relais routiers, marchés où des femmes assises au sol vendent quelques paniers de fruits. Nulle abondance dans toute cette poussière. Il fait si mauvais qu'un temps je me demande si je ne vais pas gagner Dar es-Salaam dans la foulée. Mais heureusement vers midi le ciel s'ouvre, le soleil, brûlant apparaît au nord. A rendre maboul un méridional. Hier j'ai franchi l'Equateur et depuis les repères sont inversés. Gare à ne pas confondre levant et couchant. Grâce au soleil se dévoile progressivement la silhouette impressionnante du Mt Meru, cinquième sommet d'Afrique qui domine de ses 4500m la petite ville d'Arusha. Un cône parfait que je vais admirer du haut de la terrasse de l'hôtel Fort des Moines (en français dans le texte). De là, Arusha est magnifique. Bordant le pied du volcan de petites collines boisées donnent une tonalité presque japonaise à l'ensemble.

Je passe l'après-midi à parcourir les rues de cette ville propre et aérée. Je me fais refouler devant l'imposant Centre de Conférence International. L'ONU occupe les lieux depuis que siège ici le Tribunal Pénal International du génocide rwandais. Plus loin, l'ancien fort allemand a été transformé en musée tout à fait passionnant. Le premier raconte la fondation d'Arusha par deux missionnaires allemands dont l'assassinat par des tribus voisines voyant d'un mauvais oeil ces intrus donnera le prétexte d'une répression sauvage (600 morts ?) de l'armée allemande et la colonisation de la région. Dans leur sillage Grecs, Arabes et Indiens viendront commercer au pied du Mont Meru tandis qu'une centaine de colons allemands s'y installent et développent la culture du café. Une poignée d'Européens ont réussi à maîtriser les 85 000 Africains de la région par la simple force de la poudre et en jouant sur les divisions ethniques. Mais plus intéressant encore que cet historique c'est l'enquête qu'a réalisée l'équipe allemande en charge de l'exposition auprès des chères têtes crépues des écoles secondaires d'Arusha et de Bondoni. Les enfants racontent la fascination de leurs aïeux pour les objets inconnus jusqu'alors dans cette partie du monde comme les bijoux ou les miroirs ; mais aussi la barbarie comme ce viol subie par une de leurs grand-mères. Quand on leur demande de dresser un bilan douze élèves le voit globalement négatif (exploitation des hommes, aliénation et destruction de la propriété, taxes, morts) tandis que quinze parlent d'enrichissement : infrastructures, agriculture, services sociaux, éducation et la nouvelle religion. Car les colons ont apporté le Christ dans leurs malles. Du crucifix et de l'épée, les Africains préfèrent en bons chrétiens ne retenir que le premier. Critiques à l'égard des Européens (« ils sont passés du colonialisme au néo-colonialisme »), la jeunesse d'Arusha l'est tout autant vis à vis des Africains. Elle dénonce l'exploitation de l'homme par l'homme, les animosités et les haines (le Rwanda est frontalier), et la copie systématique du modèle occidental. Espérons que cette prise de conscience se traduira un jour sur le plan politique.

Cette ville a vraiment marqué l'histoire récente de l'Afrique de l'Est. Je visite le petit musée commémoratif de la Déclaration d'Arusha. Un texte prononcé par le fondateur de la Tanzanie moderne Julius Nyerere et qui fit entrer pour 30 ans le pays dans l'ère d'un socialisme à l'africaine qui, s'il n'est pas officiellement désavoué aujourd'hui pour ne pas nuire au mythe fondateur de l'Indépendance, fut catastrophique sur le plan économique. Tout près se tient la grande mosquée de la ville. Arusha est l'un des postes les plus avancés de l'Islam au sud et à l'intérieur de l'Afrique noire. Les musulmans que je rencontre devant la mosquée me parlent d'une centaine de mosquées dans la région d'Arusha (entendre aussi les petits lieux de prière). Ils m'assurent qu'ils y en auraient beaucoup plus si l'argent ne faisait pas défaut. Mes photos ne sont pas les bienvenues. On se méfie des espions. Je regagne l'hôtel Fort des moines (dont je sais maintenant qu'il fait référence aux deux missionnaires allemands) pour assister de la terrasse au grandiose coucher du soleil sur le volcan. Demain, comme chaque matin le Mt Meru aura disparu sous sa gangue de nuages et je ne le reverrai pas car je pars sans plus attendre pour Dar es-Salaam.

Dar es-Salaam , mardi 17 août

La route fut longue d'Arusha à Dar. J'ai pu mesurer ce qu'ont dû endurer les hommes et les femmes raziés qui étaient conduits sur la côte pour y être vendus comme esclaves. Pas moins de douze heures d'un mauvais bus. Tout avait mal commencé à la gare routière d'Arusha. Des rabatteurs comme des mouches se sont abattus sur le seul touriste qui ne savait pas que les bonnes compagnies ne partent pas de ce terminal. J'ai fini par prendre le bus qui me paraissait le plus en état d'arriver à bon port. Mais pour ça j'ai dû attendre une heure et demie qu'il se remplisse. Le temps d'assister aux scènes misérables mais finalement banales ici du petit peuple des gares routières d'Afrique. Rabatteurs flairant la commission, pickpockets, cuisinières faisant chauffer leurs marmites au charbon de bois à même le sol, nuées d'enfants se précipitant au mouvement de chaque bus pour essayer de vendre une bouteille d'eau, un paquet de biscuits, une paire de lunettes de soleil, une petite radio, portant à bout de bras leur étalage de fortune (un carton, une planche matée) pour les agiter sous le nez des passagers... Spectacle qu'il faut accepter car ici personne ne s'en émeut. Arusha peut paraître opulente. Ses terres agricoles sont riches, le tourisme est une manne et les organismes internationaux complètent les rentrées. Mais cette vitrine ne doit pas tromper. La Tanzanie est en queue de peloton des pays les plus pauvres de la planète. Et Arusha scintille au fond de la brousse comme l'espoir de sortir de la misère. Ils sont nombreux (encore plus à Dar es-Salaam et à Nairobi) à s'entasser, sans avenir, dans des bidonvilles exécrables, à se contenter de moins d'un dollar par jour. A 9h30 je quitte enfin Arusha. L'occasion de découvrir de splendides bananeraies à la sortie de la ville. Un vert franc lustré par la petite pluie du matin qui tranche sur les allées ocre-rouge de latérite fraîchement balayées. A Moshi, le bus stationne peu de temps, face à la jolie mosquée de style indien. Nouvelle ronde de vendeurs. Me voilà flanqué d'un voisin qui profite de la pause pipi pour prendre ma place près de la vitre. Ca non ! Une heure et demi d'attente pour choisir la place idéale avec une vitre en bon état que je puisse manœuvrer (pour la photo) pour finalement ne rien voir du paysage. Il est temps de se faire respecter. Devant ma mine agacée il n'insiste pas mais me fait la tête pour le reste du trajet. Je me fais petit néanmoins car cette fois fini les Blancs. Je suis le seul visage pâle du bus. Et je dois dire que j'en serai comblé si les conditions étaient meilleures. Mais je m'en tire bien, une vingtaine de passagers feront le trajet debout dans l'allée. Nous sommes une centaine à bord de ce bus. Des rangées de cinq passagers (mieux vaut ne pas être gros) dans des sièges défoncés. Les plus admirables sont sans doute les enfants. Pas un pleur, pas un cri malgré la chaleur, le bruit, l'inconfort. On imagine les

nôtres après une heure de trajet. A Moshi s'évanouit l'espoir de voir le Kilimandjaro dont le sommet est à une trentaine de kilomètres seulement à vol d'oiseau. L'horizon est bouché comme chaque matin en cette saison. Tant pis je laisse derrière moi les immenses parcs nationaux, les lions et les girafes, les fiers Massaïs, le plus haut sommet d'Afrique et les Grands lacs. Tout ça est un autre voyage et le thème qui m'absorbe cette fois est le monde swahili ancré à la côte. Pas de mélange des genres. Ce détour m'a permis de constater la vivacité de la langue swahilie dans l'arrière pays et de vérifier la pénétration de l'Islam au cœur de l'Afrique Noire.

La route est longue mais finalement assez variée. On perd vite de l'altitude à la sortie de Moshi qui m'a parue aussi verte et riche qu'Arusha (mais quelle sinistre cathédrale de diocèse !). La route longe ensuite une chaîne de montagnes qui donne naissance à de petites rivières et permet l'établissement de villages. La végétation se diversifie. Immenses plantations rectilignes de sisal que j'avais pris pour des champs d'ananas. Premiers baobabs, palmiers-cocotiers. Et toujours les papayes, les manguiers au feuillage épais et les acacias du désert - parasols élégants - dès que l'eau vient à manquer. Le bus s'arrête à tout propos. Tant qu'il y a de la place dans l'allée on monte. Et personne ne rouspète ! Nous déjeunons à Mombo dans un relais ombragé. La route se dirige ensuite plein sud pour atteindre Chalinze par la route intérieure. L'axe que nous empruntons est le principal du pays et c'est une très modeste deux voies. Tout juste une départementale chez nous. Beaucoup de brûlis dans cette région. On vend du charbon de bois le long des routes, le combustible principal pour la cuisine même en ville. Les maisons sont à colombage ! Un bâti en branchage rempli de petites briques de terre rouge et couverts d'un toit de chaume gris. Finalement engoncé dans mon siège, les pieds coincés par l'attirail photo-vidéo et le sac à dos glissé par précaution sous le siège et non dans les soutes, le pantalon et la chemise ruisselants j'accepte mon sort. Sans aucun doute le courage de mes voisins y est pour beaucoup.

Quelques distractions nous sont offertes par le spectacle de carcasses de voiture encore fumantes. A la vitesse où on roule sur cette deux voies rien d'étonnant qu'il y ait quelques morts. Par bonheur il y a peu de circulation. On dépasse surtout des camions-citerne blancs dont l'inscription peu rassurante indique « Danger Inflammable Petrol ». Un simple accrochage à 140 km/h et je vous laisse imaginer la suite. Mais « Amdulillah » chacun se réjouit sur ce mot de grâce d'arriver à bon port à 20 h précises. Il fait nuit noire depuis une heure déjà. Un passager sympathique s'occupe de me négocier un taxi sans même que je le sollicite. Nombreux, épuisés par le trajet, se seraient défilés. Comme mon voisin de route faisait la tête je n'ai guère pratiqué le swahili de la journée. Et puis dans ce chaos, impossible de lire. Je me rattrape avec ce brave chauffeur de taxi. Révision complète sur la dizaine de kilomètres qui me séparent du centre de Dar es-Salaam. Le prix de l'essence : « mia sita na ischrini shillings », un demi-euro, c'est « ghali » (cher). Je lui fait même remarquer qu'il utilise l'anglicisme « towni » pour désigner le centre-ville qui n'est pas dans mon dictionnaire et que ce n'est pas bien du tout. Il devrait utiliser le terme « mjini » (de l'arabe medina). Nous rions de bon cœur. Je m'installe dans le modeste mais très propre Holiday Hotel qui ressemble en tout point à l'hôtel de Mme Olga à Alep. Mêmes escaliers peints en rouge, même réception au deuxième étage, mêmes plantes vertes et même propreté maniaque. Douche froide, biriani de légumes au New Zahir Restaurant à deux pas de l'hôtel et des mosquées puis longue séance d'Internet pour achever ces lignes. Je publie vite ce texte sans relire et dodo sous la moustiquaire.

Dar es-Salaam , mercredi 18 août

Découverte de Dar es-Salaam , la coloniale, la métisse. La perpétuelle délaissée et qui s'en fout parce qu'elle a des atouts qu'aucune autre ville de Tanzanie ne possède. Née au XIXe s. du caprice d'un sultan de Zanzibar - pas seulement une fantaisie puisqu'il s'inquiétait de ne pas voir rentrer les impôts de ses possessions côtières - Dar fut aussitôt abandonnée par son successeur qui rentra au bercail entendez l'île magique. Agrandie par les Allemands elle est à nouveau délaissée par les Anglais. Mais entre temps un port actif s'est développé dans la fameuse Creek, bras de mer enfoncé dans les terres et aussi large qu'un fleuve. Contre toute attente, le tout jeune Etat tanzanien la déclassa par simple principe politique pour une nouvelle capitale que personne ne connaît l'obscur Dodoma au centre du pays. Le gouvernement passe le plus clair de son temps à Dar, on a le droit de préférer Rio à Brasília non ? Quoi qu'il en soit Dar demeure le poumon économique du pays son port principal. Et même si on en tombe rarement amoureux à la première visite elle ne manque pas d'attrait. Son côté colonial un peu suranné, avec ses façades au fronton portant haut le nom d'une famille omanaise, d'un clan du Gujarat, d'un commerçant parsi, avec ses bâtiments administratifs à passages couverts et - tout un style - cette tôle ondulée couvrant chaque toit qui bien rouillée donne cette patine indispensable aux colonies tropicales. Dans ce registre colonial je vous livre quelques enseignes que j'ai relevées : RAHIM BUILDING 1938, ESMAIL ALIBHAI BUILDING, 1933 et surtout ORIENTAL EMPORIUM LTD. Mais le plus passionnant à Dar c'est ce métissage humain. Tous ces bateaux qui ne sont pas repartis. En scrutant les visages on peut déceler ça et là, des yeux trop effilés et des peaux trop claires pour être "purement" africains, des cils trop longs pour ne pas être arabes. Et puis des Iraniens au crin blanc, des Indiennes en long sari, des Blancs à la peau délavée pour être restes trop de générations sous ce soleil brûlant. Mais tout ça ne fait pas de quoi s'éterniser à Dar. Une fois qu'on a vu la criée où les femmes en *khangas* flamboyants vendent des poissons ruisselants, qu'on a arpenté Ocean Road face aux petits bateaux de pêche et au Club de natation il reste à découvrir deux institutions qui ont garde un charme désuet. Un jardin botanique qui n'a pas sacrifié à la mode. Pas d'évènement à thème, pas de renouvellement permanent pour attirer le client, encore moins de boutique du Jardin des plantes avec jeux pédagogiques. Non, un parc tout simple avec de belles essences qui poussent sans grand peine vu le climat. On n'a pas essayé d'y acclimater le sapin ou le chêne ! On vient y admirer en amoureux les trois paons qui y ont trouvé refuge. L'autre institution c'est le musée national, avec sa galerie de l'évolution digne du Musée de l'homme version années 70, mêmes couleurs vert pistache et jaune lavasse défraîchies. Dans l'incontournable section ethnographique j'ai quand même découvert un narghilé dont le vase est constitué d'une calebasse, et un sépia d'une centaine d'année d'un fumeur de ce même narghilé. Très excité par cette 'découverte' et après avoir retourné le musée on a fini par me trouver une reproduction de cette photo que j'ai enfouie dans mon sac à dos. La précieuse relique fait partie d'un recueil de photos du siècle dernier, rassemblées sous les auspices de l'Ambassade italienne. Dans la préface, un ministre tanzanien lance un appel pathétique aux conservateurs de musée du monde entier pour qu'ils fassent don à son pays d'autres clichés historiques. Drôles de pays contraints de devoir mendier leur mémoire. Voilà qui ne doit pas renforcer l'estime de ces peuples vis à vis d'eux-mêmes. Avant de rentrer je mets la main sur le marché aux tissus où l'on vend de splendides *khangas* ornés de proverbes. Tel celui-ci : « celui qui fait le coq au village fait moins le malin en ville ». *Methali*² croustillants apposés sur des tons très francs en deux ou trois

² Pour une belle collection de proverbes swahilis (methali) consulter le site http://mwanasimba.online.fr/F_methali01.htm

couleurs chacun. Une spécialité dont j'espère bien faire provision. Les femmes y font passer des messages à leur mari, à leur belle-mère... en toute impunité paraît-il. En rentrant je prends mon billet pour Zanzibar. 20 \$ et deux heures et demie de bateau pour atteindre l'île épicée. Ce sera demain à 12h30 avec la compagnie Flying Horse. Pour fêter ça je m'offre un délicieux *biriani* de crevettes à la noix de coco accompagnée d'un *ugali*, une spécialité locale à base de farine de maïs, aussi blanche que la chaire de coco mais aussi légère que la polenta ! Après ça, pris de remords à la relecture de ce journal que j'avais imprimé, je passe deux heures à remettre d'aplomb les précédents chapitres que je regrette d'avoir publiés sans relecture. Juste le temps de digérer la platée d'*ugali*. Même s'il me presse de voir Zanzibar, je ne suis pas mécontent d'avoir passé ces deux jours à Dar es-Salaam comme antichambre de l'île.

Stone Town, Zanzibar, jeudi 19 août

Mon clavier a perdu ses caractères accentués depuis hier. Le jeu consiste maintenant pour vous à les ajouter. Et je sais que ce n'est pas une partie de plaisir. Le swahili lui s'est conformé au siècle dernier au modèle dominant. Il a troqué les très décoratifs *alif, ba, ta...* arabes pour le pauvre alphabet anglais. Un bon moyen pour le colon anglais de mettre un terme à cette filiation encombrante avec le monde arabo-musulman. Comme prévu le ferry de la compagnie Flying Horse a quitté le port de Dar es-Salaam ce jeudi à 12h30. Impatient de photographier et de filmer ce départ j'ai parcouru en tout sens le pont arrière, perdant le cache de mon objectif, butant sur les gros cabas des passagers forts nombreux, me cramponnant au bastingage. En voyant les bacs déverser leur flot de population noire provenant des banlieues de Dar j'ai acquis la conviction que la Dar que je vous ai décrite n'existait plus guère que dans les brochures touristiques et dans mon imagination. Il n'y a plus d'immigration indienne, européenne, arabe ou perse. La proportion de cette population exogène décroît au rythme soutenu de l'exode rural tanzanien. Même l'importance économique de ces familles va décroissant. D'autres migrations, d'autres brassages ont commencé. Ils viennent de l'intérieur. J'ai croisé des Rwandais qui ont fuit les machettes, des Sud-africains entreprenants... L'Afrique aux Africains donc et tant pis pour le roman colonial. Evidemment mon numéro d'équilibriste sur le pont des troisièmes classes fut fatal à mon pied marin. Tremblements, sueurs, vertiges, nausées, le temps de regagner la cabine VIP qu'un Zanzibari voyant mon état me tendait déjà un sac plastique. Sur ses bons conseils j'ai passé le reste du trajet couché sur le tapis. Ce qui m'a rassuré c'est que je n'étais pas seul dans ce pitoyable état. Heureusement, deux heures plus tard, l'approche des côtes de Zanzibar m'a ressuscité.

L'île apparaît, boisée, merveilleuse dans son écrin turquoise, entourée d'îlots verts inhabités ceints d'un sable blanc immaculé. Une carte postale du paradis, une affiche sans cadre fini. Et puis se profile Stone Town et ses façades de pierre grise, ses balcons de bois et de fer, ses boutres qui rentrent au port de pêche, ses clochers et ses minarets... J'y suis ! Le débarquement est rapide, le prestigieux tampon ZANZIBAR est apposé sur le passeport sans délai. Peu de rabatteurs sur le port. Je me glisse dans le taxi d'un couple qui a réservé à l'hôtel Jambo. Le chauffeur me dégotte une chambre dans l'une des guesthouses voisines. J'hérite d'une cellule très modeste au Princess Inn, mais comme l'hôtel est désert j'ai tout l'étage pour moi, y compris la petite table de jardin située sur le palier dans un courant d'air rafraîchissant très pratique pour l'étude. Ce qui est important pour cette semaine à venir c'est d'être au cœur de la vieille ville, loin des hôtels clubs. Sans attendre je pose tout mon attirail dans ce lieu sûr et file sans appareil d'aucune sorte parcourir les ruelles, libre. Elles sont si étroites qu'aucune voiture ne s'y aventure. « Jambo ! Habari ! Karibu ! », les Zanzibaris sont adorables. D'une politesse exquise pour peu que l'on prenne le temps de répondre aux salutations. Tout sourire. Et ces portes !

Chaque seuil des hautes maisons de Zanzibar est une oeuvre d'art. D'inspiration indienne elles sont sculptées avec un soin exceptionnel et ornées de gros clous de cuivre. Je passe la soirée dans les jardins Forhodani face au vieux fort portugais. C'est un peu la place Jamaa el-Fnaa de Marrakech. On y savoure des brochettes de poisson assis sur les quais autour de petits stands éclairés par des lampions à pétrole et les braseros. L'endroit est fréquenté autant par les Zanzibaris que par les touristes. Je ne tarde pas à me lier avec Abra et Mbarak deux jeunes du coin qui sont ravis de parler avec un étranger. Nous échangeons en anglais mais aussi en arabe. Contrairement au continent, l'île est peuplée presque exclusivement de musulmans et les nombreuses madrasa enseignent les bases d'un arabe très littéraire pour la connaissance du saint Coran. Pour cette première journée je préfère me coucher très tôt. Il y aura tant de choses à découvrir demain...

Stone Town, Zanzibar, lundi 22 août

Et oui le temps passe vite. Déjà cinq jours que je suis à Zanzibar et je n'ai pas donné de signe de vie, tout occupé que je suis par les visites, les sympathiques rencontres et la plage. Epuisante Zanzibar ! Je grouperai mes impressions prochainement avant de quitter l'île après-demain déjà. Dans ce cybercafé d'où je vous écris, je donne des leçons d'informatique ! Hier distribution d'adresses messageries (yahoo, msn, hotmail). Ce soir, élaboration d'un site web avec les moyens du bord. Vous comprendrez que je dois me consacrer à mes « stagiaires » qui veulent garder le contact avec leurs parents et amis étrangers.

Dar es-Salaam , mercredi 25 août

Me voici de retour sur la terre ferme et cette fois cramponné au bastingage, le visage fouetté par l'embrun, le cou brûlé par le soleil, l'œil rivé sur l'horizon j'ai échappé au mal de mer. Mon malheur est arrivé plus tard lorsque à terre Dar es-Salaam n'avait plus une seule chambre d'hôtel décente à proposer. Heureusement un Malawi de passage en Tanzanie dans le même cas que moi a réussi à trouver une adresse et m'en a fait profiter. Enfin une drôle d'adresse où l'hôtesse est franchement trop gentille pour être honnête. Mais une fois levée toute ambiguïté sur les raisons de mon séjour en pareil endroit elle m'a trouvé une chambre presque correcte et changé les draps devant l'insistance de mon collègue voyageur malawi. Demain je pars pour Kilwa si je trouve un transport sur cette route très défoncée. Le Footprint annonce treize heures de transport... mais les ruines de cette cité swahilie qui fut un centre commercial réputé promettent d'être exceptionnelles. Finalement, je ne sais pas si vous aurez ce petit récit de mes six jours passés à Zanzibar promis au dernier épisode. Après tout ce lieu ne doit-il pas rester nimbé de mystère et de magie ?

Kilwa Masoko, jeudi 26 août

J'ai fini par m'endormir dans cet hôtel que l'on ne peut même pas qualifier de borgne tant son commerce est apparent et qui répond au joli nom de POP INN. Enfin du moins lorsque le bar de l'étage eut cessé de diffuser ses rythmes africains, soit vers une heure du matin. Au réveil ce fut la course poursuite à travers Dar es-Salaam pour rattraper le bus parti à 6h. Mon taxi ayant flairé la bonne affaire était prêt à toutes les extrémités pour satisfaire mon caprice : atteindre Kilwa dans la journée. Alors on a fait toutes les gares routières jusqu'à rattraper le prétendu unique bus de Kilwa qui heureusement n'était pas express. Le bus étant complet j'ai dû supplier le chauffeur de me laisser monter en Africain, c'est à dire debout au beau milieu de l'allée encombrée de bagages (non, il n'y avait quand même pas de volatiles ni de chèvres sur le toit). Heureusement qu'en saison

sèche six heures suffisent au trajet. Mais à défaut de route c'était plus une piste trouée d'ornières qui serpentait dans une sorte d'interminable clairière peuplée de baobabs, de cocotiers, de manguiers et de petites huttes que l'on aurait pu prendre pour des maisons forestières. En route il a fallu en consoler des enfants terrorisés par cet homme à la peau blanche planté au beau milieu du couloir ! Mon lot de cartes postales parisiennes a failli y passer. Enfin, ça fait passer le temps. Dire que cette route est la principale voie d'accès terrestre au Mozambique voisin. Arrivé à Kilwa Masoko en début d'après-midi j'ai eu tout le temps de m'installer dans un de ces petits bungalows bien tenus du New Mjak Hotel avant de découvrir un peu tard un lodge situé sur la splendide plage voisine de Jambiani. Du coup je m'y suis installé pour la baignade et la soirée. Des Sud-Africains gèrent cet établissement à 40 \$ par personne en pension complète. Ils en avaient marre de Pretoria, Jo'burg, de la violence, de ce pays qu'ils ne reconnaissent plus. Alors ils ont débarqué depuis plus d'un an pour remettre en ordre un établissement inauguré en grande pompe en 2001 mais géré hélas à l'africaine. Dans leurs yeux brille le rêve des premiers colons et ces sud-africains blancs n'ont rien d'expatriés, ce sont de vrais conquérants. Leur cible : les amateurs d'un luxe sans ostentation passionné de pêche au gros qu'ils vont quand même accueillir à Dar es-Salaam en avion privé. Mais en attendant d'être reconnus ils prennent le tout venant. Faut bien vivre. Et justement, chance incroyable, ce soir l'archéologue français en charge de Kilwa est là ! Dîner passionnant avec Stéphane Pradines, de l'Institut français d'archéologie orientale basé au Caire, la trentaine et pas prétentieux pour deux sous et en plus, qualité suprême à mes yeux, qui adore la Syrie (ah s'il pouvait troquer Le Caire contre Damas !). On fait ainsi le tour de ce qui nous a amenés ici à Kilwa. Une ville qui ne vous dit rien et pourtant ce n'est pas rien Kilwa. Le principal site construit en pierre au sud du Sahara qui ait un peu d'histoire. Un âge d'or autour du XVe s. avant que ce foutu Vasco de Gama ne bouleverse la donne avec son périple incroyable autour du Cap de Bonne Espérance. A Kilwa se tenait une véritable ville, creuset et joyau de la culture swahilie qui hébergeait des marchands venus de tout le pourtour de l'Océan Indien et ce bien avant les fastes finalement tardifs de Zanzibar. Je m'endors déjà transporté en pensant au récit élogieux qu'en fit Ibn Batutta lorsqu'il visita la ville en 1331.

Kilwa Masoko, vendredi 27 août

A la première heure je fais les cent pas devant le bureau du directeur des affaires historiques du district de Kilwa. Il faut une autorisation pour visiter le prestigieux site inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. Le jeune Athuman, tête de pirate de Mer rouge sortie d'un récit d'Henry de Monfreid, s'improvise mon guide et va se révéler très précieux. Car le site de l'ancienne Kilwa est situé sur une des îles de cet archipel paradisiaque, l'île de Kisiwani. Nous traversons les deux kilomètres en petit boutre à moteur pour gagner tout de suite le palais. Et quel palais ! Tout en pierre de corail, doté de mosquées, d'une salle de réception à péristyle, d'un salon de divertissement en gradins face à la mer, d'entrepôts, de logis pour les commerçants et lettrés de passage et, luxe suprême, d'une splendide piscine en étoile. Tout le luxe de l'Orient transporté en Afrique. Le reste de la visite de cet ensemble très vaste et loin d'être complètement fouillé comprend un fort portugais (passé aux Arabes), une résidence du gouverneur omanais, une nécropole, et surtout une splendide et spacieuse mosquée à dômes ; un édifice exceptionnel par son importance et son état de conservation. Athuman qui à vingt ans n'a jamais quitté Kilwa connaît chaque recoin du site, chaque date de son histoire et plus étonnant encore il décrit les pièces déposées du musée de Dar sans n'y avoir jamais mis les pieds. A chaque étape, il pose sa voix réclame le silence comme un vrai conférencier. Chapeau ! Je le décide à m'accompagner visiter le site de Songo Mnara sur une île du

même archipel là où se déroulent actuellement les fouilles de l'IFAO. Rendez-vous est pris pour 7h30.

Kilwa Masoko, samedi 28 août

Journée extraordinaire. Une journée de boutre équipé d'une grande voile à glisser d'île en île comme les marchands d'antan. Avec moi Athuman bien sur et Bechir, marin expérimenté qui exploite le boutre du patron de la madrasa de Kisiwani. Longue conversation en arabe avec ce dernier. Il porte en lui la distinction et la rhétorique de ces cheikhs qui venaient à Kilwa dans le sillage des marchands propager l'Islam sur le continent africain³. Le site en cours de fouille est très différent de celui de Kilwa Kisiwani même si ces deux villes étaient vraisemblablement très liées. Songo Mnara a tout de la ville morte abandonnée définitivement un matin. C'est un site envahi par la végétation, tel un mystérieux site inca, que je découvre où le chef d'œuvre principal est un mihrab de facture soignée mais datant au grand regret de Stéphane que du 15e s (ce qui n'est pas si mal). Au retour, nous traversons pantalons retroussés jusqu'aux cuisses une mangrove envahie par la marée montante peuplée de poissons et d'espèces d'arbres étonnantes. Long retour en boutre en haute mer cette fois à glisser sous le vent, à observer la dextérité de Bechir, à profiter du moindre souffle pour nous ramener à bon port.

Dar es-Salaam , dimanche 29 août

Longue journée de retour à Dar es-Salaam. 8 heures de bus et la même route chaotique qu'à l'aller. Une journée qui aurait été bien terne si je n'avais rencontré Juan, sympathique voyageur espagnol, professeur d'économie à l'Université de Valence. Hélas bien malchanceux. Il s'apprête à rentrer prématurément après un accident survenu dans les tout premiers jours de son séjour tanzanien. Son 4*4 loué pour un safari autour d'Arusha a percuté un arbre et son chauffeur s'est enfui. C'est comme ça ici, la peur du képi fait s'évanouir les gens dans la nature. Plus grave encore après radiographie sur un appareil offert sans doute par la Reine Victoria, aucune fracture n'est détectée. Il poursuit son voyage quelques jours jusqu'à ce que la douleur devienne insupportable. A Dar es-Salaam on décèle enfin une fracture à l'épaule. Immobilisé, il renonce à poursuivre l'aventure et est allé fort imprudemment se mettre au vert à Kilwa en attendant l'heure du rapatriement. Imprudemment car la piste défoncée n'est pas ce qui a de plus conseillé pour une se remettre d'une fracture ! Nous passons l'après-midi à Dar en faisant semblant l'un et l'autre de découvrir car franchement le dimanche il n'y a rien à faire. Visiblement le centre-ville n'attire aucune foule de banlieusards curieux de découvrir le Musée national ou le Jardin botanique. Tous les commerces sont fermés. Pas d'évènement "Dar-plage" non plus comme à Paris cet été. Nous visitons le quartier colonial parce que le plus ombragé et je prends mon billet pour Mombasa avant de dîner au bon hôtel Jambo. Nous cherchons une solution pour le transport aérien de l'énorme et empestant durian que Juan a ramené de Kilwa.

Mombasa, lundi 30 août

Long trajet de Dar es-Salaam à Mombasa, près de 500 km et 9 heures de route. Le dernier du genre j'espère si je trouve un vol entre Lamu et Nairobi. Un trajet éprouvant tant pour le dos que pour l'estomac. Car à part une eau aussitôt transpirée on n'avale pas grand chose sur ces routes africaines tant la nourriture est peu variée et surtout peu sûre. Mon voisin n'ayant pas pris de *tikiti* pour son fils, le petit Elie-Akim, l'espace vital réservé à

³ Ibn Battuta parlant du sultan de Kilwa : « Les chérifs venaient le voir d'Irak, du Hedjaz et d'ailleurs »

chaque passager déjà compté fut plus que restreint. Sans compter les bagages qui encombrèrent les allées, les paniers d'orange et régimes de bananes achetées le long du trajet par les passagers, les détritiques jetés au sol quand ce n'est par les fenêtres... Une chance que le petit Elie-Akim ne soit pas effarouché par le *Mzungu* (Blanc) assis près de lui. De toute façon en route il est impossible de lire ou d'écrire et encore moins de discuter tant la carrosserie tanguait et hurle sur les ornières. L'itinéraire est le même que celui emprunté en venant d'Arusha. Route que nous quittons un peu avant Korogwe pour filer sur Tanga. Nous traversons le Pangani qui prend sa source sur les pentes du Kilimandjaro et nous arrivons à l'heure la plus chaude à Tanga. Là, le bus fait le plein de nouveaux voyageurs. Plutôt de cinq voyageuses, d'allure austère, tout de noir vêtues, les mains peintes d'arabesques au henné. Mais sitôt le bus reparti elles vont mettre une sacrée ambiance ! Rires, chansons, même l'étranger ne sera pas épargné par leurs railleries. Les femmes swahilies sont bien moins réservées que leurs consœurs du Moyen-Orient ! Libanaises mises à part quand même.

La mauvaise piste qui conduit à la frontière kenyane aura raison de leur bonne humeur communicative. Il ne reste alors plus qu'à contempler le paysage, déceler les nouvelles essences d'arbre, attendre qu'un frangipanier embaume un instant l'air, contempler le ciel qui se charge ou s'allège de nuages blancs, découvrir les villages épars maisons de bois et de terre... Nous franchissons la frontière très vite. Partout des panneaux pour dénoncer la corruption "vous n'êtes pas obligés de verser un dessous de table". Côté kenyan, comme à l'aéroport de Nairobi, personnel presque exclusivement féminin. Les femmes seraient-elles le dernier rempart contre la corruption ? Le contraste avec la campagne tanzanienne est sensible. Le parpaing apparaît dans les constructions dès la frontière passée, la route est asphaltée, les villages ressemblent à de vraies agglomérations avec des lieux identifiés (église, mosquée, boutique, café...). Nous arrivons vers 17h au ferry de Likoni. Car surprise, Mombasa est une petite île. Et côté sud il n'y a pas encore de pont pour enjamber l'étroit chenal sur l'Océan indien. Je trouve une pension où logent des Kenyans pour moitié londoniens très accueillants et un sympathique clown de Nairobi. Oui, un clown noir, au physique bonhomme universel qui anime les goûters d'enfants des banlieues chics de Nairobi. Les enfants veulent tout savoir sur tout et évidemment tambourinent encore à ma porte pour continuer la conversation. Mais à minuit, épuisé par la route de ces deux jours je ne les entends plus.

Mombasa, mardi 31 août

Même pour un visiteur pressé, Mombasa a plus de charme que Dar. Loin d'être une création coloniale Mombasa à l'attrait des villes qui ont une histoire derrière elles. Du comptoir swahili au grand port kenyan, la ville a vu défiler les Portugais qui ont légué à la ville le robuste fort Jésus, les Omanais, les Zanzibaris, les Britanniques avec un réel souci d'indépendance. Je me plais à croire que Kilwa aurait peut-être eu le même destin. Les deux villes étaient presque jumelles au XVème siècle : même situation insulaire, même superficie et même importance politique et économique. Pourtant l'une s'est endormie au point de n'être plus qu'un village de 800 habitants et l'autre a grandi jusqu'à devenir une métropole grouillante de la côte est-africaine de plus d'un demi-million d'habitants. Allez faire la part du hasard et des bonnes raisons géopolitiques dans ces destins. Le fort qui surplombe un étroit chenal répond au doux nom de Jésus. C'est le principal legs monumental de cette histoire. Construit par un architecte italien à la solde des Portugais. Il épouse la forme massive d'une tortue. Ses hauts murs renferment un musée bien fait sur l'histoire du monde swahili. Avec en particulier un panneau illustrant les principaux sites swahilis kenyans. Le genre de tableau avec punaise, ficelle et photos noir et blanc jaunies fixées sur une carte aux contours mal tracés vous voyez ? Et là je

prends conscience que ce n'est pas quatre semaines qu'il me faudrait pour parcourir cet inventaire mais bien six mois. Me voilà consolé de ne pas avoir visité Kaole et Tongoni en Tanzanie, impasses ridicules au regard de l'ampleur de la tâche. Et surtout je reviens convaincu de l'importance de cette histoire swahilie très négligée. Les premières études et fouilles sérieuses ne datent que des années quarante. Autour du vieux fort les ruelles de la vieille ville sont en cours de rénovation. Dans quelques mois ce quartier aura l'allure banale des zones touristiques aseptisées, comme certains coins de Stone Town. Ces vieilles maisons à trois étages possèdent ces fameuses portes en bois sculpté (hélas souvent des copies de modèles anciens) et ces balcons de bois caractéristiques rapportés également par les Indiens pour détourner le moindre souffle de brise. On est loin de la maison arabe aveugle sur rue et repliée sur elle-même. Les rez-de-chaussée sont transformés en boutiques de souvenirs stéréotypés : plats et bijoux massais, cartes postales animalières, objets qui n'ont pas grand chose à voir avec Mombasa et la culture swahilie. Mais il est encore permis de s'enfoncer dans la vieille ville, de s'asseoir sur les *baranza* banquettes de pierres placées devant les maisons et d'entamer la conversation avec les habitants du quartier. Les *Mombasi* sont d'une amabilité extraordinaire. On peut parler indifféremment anglais, swahili ou arabe. Dans cette ville de tradition musulmane, les enfants fréquentent depuis des siècles les madrasas dès le plus jeune âge. Avec uniforme comme dans les écoles publiques ! Pour la madrasa c'est le *koffia* (la coiffe omanaise brodée) et le *kanzu* (djellaba) brun. Aux heures chaudes on n'est bien qu'au bord de l'eau à profiter d'un courant d'air. Il fait chaud et humide et c'est la saison sèche et froide ! Ce doit être assez terrible le reste de l'année. Dans les ruelles les mosquées de toutes sectes côtoient les temples indiens parés de masques grotesques et de pompeuses et laides cathédrales catholiques ou anglicanes. Indiens, Noirs, Arabes, la population est très mélangée dans la vieille ville. Les gens se plaignent. « La corruption a tout gâché, nous sommes réduits à la mendicité... » Et c'est vrai que ce pays pourtant plus riche que la Tanzanie a beaucoup de pauvres, de très pauvres même. La nuit, près du terminal de bus où je loge, ils sont des centaines à dormir à même le sol, à mendier quelques shillings, sans avoir les deux euros que coûte une chambre modeste. Il ne faut pas trop traîner la nuit et les commerçants ont peur pour leurs biens. Rue Digo comme rue Moi là où se dressent les défenses d'éléphant géantes symbole de Mombasa, des vigiles montent la garde tous les 30 mètres. Pour une misère ils passent la nuit dehors armés d'une simple matraque en bois. Je vais donc faire fissa pour rentrer du cyber-café.

Mombasa, mercredi 1er septembre, midi

D'ordinaire j'attends le soir pour écrire. Car les soirées sont longues avec une nuit qui tombe comme un métronome toute l'année à 18h30. Mais aujourd'hui je pars à Watamu (au sud de Malindi, à mi-chemin entre Mombasa et Lamu) et je ne sais pas trop ce que je vais trouver comme connexion là-bas. Et puis peut-être vais-je prendre de vraies vacances sans Internet ! Ce matin les nouvelles sont mauvaises. Le puissant ministre du tourisme est décédé hier en Allemagne. The Independent titre dans la foulée : « AIDS, 43 ministers and Members of Parliament HIV+... » Le SIDA fait des ravages ici. On fait beaucoup l'amour et on prend peu de précautions. Les campagnes sont pourtant nombreuses pour inciter à la prudence. Affiches dans les magasins, calendriers, abribus, campagnes dans les médias. Mais le mal est fait et il faudra du temps à ces pays pour se remettre du fléau. Il faudra d'abord l'éradiquer. Avec sept adultes séropositifs sur cent au Kenya la tâche est colossale et les conflits autour des Grands Lacs n'ont fait qu'aggraver la situation.

Je passe à Kenya Airways où je réserve un vol Lamu-Nairobi pour le 9 septembre qui devrait m'épargner beaucoup de fatigue et deux jours de bus. Le survol de la côte est

paraît-il superbe (il y a une escale à Malindi). J'apprends aussi l'affaire des journalistes français otages en Irak. C'est marrant mais j'ai été interpellé plusieurs fois au cours du voyage sur l'affaire du foulard. La position de la France sur ce point est très mal comprise, preuve qu'il y a vraiment une spécificité française. Venant de musulmans on comprend assez bien la critique, d'autant que l'amalgame est vite fait entre une interdiction à l'école et une interdiction tout court. Mais les voyageurs anglo-saxons rencontrés ne comprennent absolument pas notre acharnement, Américains compris. A Zanzibar j'ai été obligé d'expliquer à un Sud-africain blanc ce qui, dans l'histoire de notre société (Jules Ferry, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le puissant lobby enseignant, l'immigration...) peut expliquer notre position. C'est assez intéressant de justifier une opinion que l'on ne partage pas, est-ce là une définition du journalisme ? Le voyage se poursuit et je suis désormais bien documenté sur l'histoire swahilie. Mais je n'ai pas répondu à une question importante : "Que signifie être Swahili au XXIe s. ?" La société a profondément changé. L'élément arabe s'est estompé. Les colons sont partis et les tribus de l'intérieur se massent dans les grandes villes de la côte. L'enquête se poursuit donc... à la recherche de cet Ibn Africa⁴ contemporain d'un genre particulier.

Malindi, mercredi 1er septembre, soir

Après une séance Internet mouvementée pour cause de panne (sauvegarde des textes sur disquette, transfert dans un autre cybercafé) j'ai pris fissa un *matatu* à Mombasa en direction de Malindi. Ces minibus sous des appellations aussi diverses que « dalla-dalla » en Tanzanie, « micro » en Syrie, ont conquis les trois-quarts de la planète avec une devise qui a fait leur fortune 'partir quand on est plein et ajuster en route'. Ils sont coréens ou chinois ; le gigantesque marché des pays en voie de développement a totalement échappé à nos constructeurs automobiles.

Je pensais faire étape à Watamu dont le guide vantait le charme de petit village non spolié, authentique et calme... Horreur à l'arrivée. Pléthore de rabatteurs mi-amicaux mi-mendiants qui ne me lâchent pas, bars sinistres, faune rasta, prostituées aguicheuses blancs bedonnants au bras, hôtels de luxe construits au milieu des baraques de pêcheurs... le tout dans un désordre immonde. C'en est trop pour moi. Le temps d'avaloir un coca (seule boisson disponible en dehors de la bière) et je reprends immédiatement un *matatu* pour Malindi avec armes et bagages où du coup j'arrive de nuit. Ouf ! Malindi est un peu plus présentable. Un centre-ville déserté par les touristes réputés nombreux ici. Je passe la soirée à me demander où ils se cachent dans un vieux café où l'on capte des chaînes arabes. L'hôtel est tenu par un Indien prévenant et vénérable. Un frangipanier distille un parfum délicieux. Je me remémore le magnifique trajet de Mombasa à Malindi. Une campagne qui pourrait être la notre. Un peu vallonnée, riante, fleurie, des grandes Farms style « La ferme africaine » animée par de beaux troupeaux et des criques magnifiques lorsque l'océan se prend pour une rivière. Il pénètre alors dans les terres en profondes échancrures bordées de rives luxuriantes fleuries de bougainvilliers, de flamboyants et de mille autres espèces dont j'aimerais connaître les noms.

Malindi, jeudi 2 septembre

Au matin, révélation ! Les Italiens sont bien là. Ils sont simplement massés au nord et au sud de la ville, par centaines sur le front de mer dans des hôtels-clubs. Avant leur réveil je me dépêche de prendre un breakfast copieux puis je me rends à la mosquée visiter les deux tombeaux à colonne dont l'un est impressionnant. Un exemplaire très caractéristique

⁴ en ar. fils d'Afrique. Expression suggérée par une enseigne commerciale à la sortie de Mombasa.

de l'art funéraire swahili une exagération des tombes ottomanes (celles surmontées de turbans pour les connaisseurs). Cette première visite donne le ton de la journée consacrée à l'archéologie. Etape suivante, le site de Gede (orthographié Gedi dans les textes occidentaux) sur la route de Kilifi, là où Stéphane Pradines a organisé plusieurs campagnes de fouilles ces dernières années. Gede c'est un peu un trésor maya enfoui sous la jungle. Le site se dégrade sous l'action de la végétation mais il reste de très beaux monuments. Stéphane a très bien documenté tout ça, photos à l'appui, sur le site du Ministère des Affaires Etrangères⁵. De superbes et rares singes pas sauvages pour deux sous habitent le site dont la fraîcheur est très appréciable. Gagné Kilifi pour admirer à loisir la splendide Creek du haut du pont qui l'enjambe. A deux pas se trouve le site swahili de Mnarani, moins riche que Gede peut-être parce que moins fouillé, mais qui possède de splendides calligraphies arabes. Retour à Malindi de nuit où je sacrifie à la tradition : dîner dans une pizzeria entouré d'Italiens fêtards.

Lamu, vendredi 3 septembre

Me voici à Lamu, au point le plus septentrional de mon itinéraire. Au-delà il faudrait se rendre en Somalie pour poursuivre la connaissance de ce monde swahili mais l'état d'anarchie qui prévaut dans ce pays n'est guère propice au voyage. Cette situation instable à quelques centaines de kilomètres nous a valu d'être accompagnés par trois militaires kenyans mitraillette en bandoulière et pas mal d'attente aux check-points. Il y a eu plusieurs attaques à main armée ces dernières années et les guides déconseillent vivement le bus. Les *shifita*, de vulgaires bandits de grands chemins, opèrent de jour en embuscade et dépouillent les voyageurs de tout leurs biens. On m'a même dit que des convois armés ont été attaqués. Cette fois notre bus est arrivé à bon port après un parcours très sauvage où hérons, singes, troupeaux, oiseaux colorés égayaient la route. Si près de l'Equateur, la végétation est luxuriante. Partout des petits lacs et la route est surélevée d'au moins deux mètres pour résister à la saison des pluies. Plusieurs ethnies se partagent les berges du Tana. Après Hindi, à Mokowe, il faut encore prendre le bac pour gagner Lamu puisque cette ville est située sur un archipel. Une petite demi-heure de bateau entre continent et îles aux rives bordées de palétuviers après ces cinq heures de bus fait le plus grand bien. Enfin apparaissent les paillotes grises caractéristiques qui couvrent les terrasses des maisons de Lamu. Je descends dans cette agréable auberge recommandée par Maud et Pascal, maison traditionnelle sans luxe mais impeccablement propre.

Comme à Zanzibar je m'échappe immédiatement pour m'immerger dans cette ville passionnante. Ruelles minuscules et ombragées, hautes maisons aux portes sculptées ; à la différence de Zanzibar, la ville est toute entière massée sur le front de mer. Ici rien de monumental à l'exception peut-être du petit fort dissimulé dans la vieille ville. Pascal et Maud étaient à Lamu lors de la grande fête qui commémore chaque année la naissance du Prophète Mohammed (le *Maulidi*). Mon premier tour en ville me conduit auprès de leurs amis (nombreux) qui veulent tous de leurs nouvelles et surtout consulter le numéro de mai de Grands Reportages dans lequel les « french journalists » ont signé un article plein de sensibilité sur Lamu. Autant dire que l'unique exemplaire du magazine qu'ils m'avaient confié était déjà bien abîmé en fin de soirée, chacun désignant d'un doigt sale qui un proche, qui sa maison, qui son boutre. Qu'importe après tout, tout le monde était très fier que ce bout du monde fasse l'objet d'attention et que leurs amis aient pensé à leur transmettre une copie.

⁵ http://www.diplomatie.gouv.fr/culture/culture_scientifique/archeologie/gedi_kenya/index.html

Lamu, samedi 4 septembre

Me voici très bien installé dans cet hôtel qui me plaît déjà beaucoup. Le genre d'endroit où l'on pourrait volontiers se poser une saison entière. On s'y sent tout de suite chez soi. Une chambre fraîche, calme, spacieuse ; une bâtisse de deux siècles, avec de magnifiques niches traditionnelles (*vidakas*) ; pas de luxe, un sol qui penche, des murs chaulés, des poutres en palétuvier, une salle de bain presque spacieuse, de l'air tout le temps qui vous rafraîchit par des persiennes qui ne fermeront jamais. Rien de superflu. Un lit, une table basse, des étagères dans un renforcement du mur pour poser quelques affaires. Et puis un patron d'hôtel admirable qui chaque soir vous conte l'histoire de sa ville et de sa communauté. Abdul Hussein est bohora, fils de Bohora, son grand-père est né dans cette noble maison à étages de Lamu. Ce commerçant indien, influent, d'une confession proche dans l'esprit de celle ismaélienne dirigée par l'Agha Khan désigne avec un profond respect « His Holyness »⁶ entouré des grands de ce monde (Nehru, Nasser, ...) dans un who's who jauni. Ah, Abdul regrette bien le temps des Anglais. Le District Commissionner qui habitait la maison voisine (aujourd'hui musée de Lamu) venait partager accroupi les samosas préparés par sa mère,. Ce temps où l'on pouvait aller prier à la mosquée en laissant toute sa fortune sur le comptoir sans qu'on vous la dérobe. Et puis ces parties de pêche en haute mer le week-end ou de chasse sur le continent. Nostalgie de paradis perdu. Il feint de ne pas savoir qu'ici c'est encore, malgré tout, le paradis. Une seule voiture sur toute l'île ! Quelques ânes pour le portage et si peu de criminalité. Je passe ma journée dans la vieille ville, à la rencontre des amis de Maud et Pascal. Entre autres le sympathique Boss qui habite une hutte dans un tamarinier tout ému des présents pour Aicha et Che que je leur remets des « french journalists » ! Ici tout le monde se connaît. Les visiteurs, souvent singuliers ou résidents, font vite partie du décor. Quelques rastas locaux entretiennent le mythe, certains cafés passent en boucle 'I shot the sheriff', 'No women no cry...'. On s'apostrophe par des « *brother* ». Une fraternité un peu artificielle à mon goût mais la qualité et la fraîcheur des mets servis dans ces cafés fait passer bien des choses.

Lamu, dimanche 5 septembre

Journée Koh-Lanta. Du moins l'idée que je me fais de ce jeu télévisé, tel que me le décrivent mes collègues. Partis à la première heure pour gagner l'île de Manda sur un boutre à grande voile nous fûmes rapidement pris par le reflux de la marée dans le chenal qui mène aux ruines de Taqwa. « *Matata ! Problem !* » Le boutre menace de s'enliser nous le quittons vite pour une barque à fond plat que Mohammed le skipper va chercher à la nage très loin. Après avoir joué le gondolier au milieu des singes, hérons, tailleurs de pierre, Mohammed constate qu'il n'y a plus assez d'eau pour continuer. Nous débarquons au milieu du chenal et marchons dans la vase, de l'eau jusqu'au nombril. Comme à Songo Mnara, le sac à gravât fait merveille pour protéger l'électronique. Le courant de reflux est fort, une vraie rivière ce chenal. Nous avançons pied nu dans la vase au milieu des palétuviers particulièrement robustes. Leurs grandes racines dégagées par la marée forment les arcs-boutant d'une cathédrale qui héberge une faune abondante qu'il faut esquiver. Après une demi-heure à patauger dans une eau heureusement chaude mais boueuse nous voilà rendus à cette cité swahilie, brutalement abandonnée (rivalité de cités, pénurie d'eau douce, les hypothèses restent à vérifier). Les ruines de Taqwa ne méritent guère l'effort consenti. Seule la mosquée possède une particularité unique à ma connaissance : son mihrab abrite une tombe. On ne sait hélas qui est exhumé à cet

⁶ Dr Syedna Mohammed Burhanuddin Saheb, leader religieux de la communauté Dawoodi Bohra.

emplacement ni qu'elle fut son aura pour mériter pareille attention. L'aller nous a déjà pris cinq heures. Le soleil est à son zénith lorsque nous empruntons le chemin du retour. Il ne nous manque que les machettes ! Je suis accompagné de Wajhudin, mon guide recommandé par Maud. Nous regagnons le boutre vers 15h et filons pour la plage de Ras Kitau. Petit détour par Shela pour acheter les noix de coco indispensables pour accompagner la cuisson du riz. Mohammed après avoir ramé se met immédiatement à la cuisine. Grand feu de bois sur la plage, préparation du poisson, des légumes, du riz. Le repas est évidemment aussi délicieux qu'attendu. Longue baignade sur cette plage immense et déserte, face à la villa de la famille princière monégasque. D'ici peu cette chronique va tourner au magazine people. Nous rentrons à la nuit tombante.

Lamu, lundi 6 septembre

Journée de repos après ces aventures en mer. Les nuits sont courtes. Non qu'elles soient animées, mais le réveil a lieu à 4h30 aux premiers appels du muezzin. S'en suivent de longues psalmodies jusqu'à 6h. Lamu est une ville sainte et chacun participe à la vie de la communauté. Wajhudin questionné hier lors de notre périple se définit comme 'kenyan swahili'. Sa famille installée depuis plusieurs générations à Lamu est originaire de Sanaa. Maigre, un visage émacié, il a gardé ce type commun des habitants de la montagne yéménite. Les liens se sont distendus avec la patrie d'origine mais pas complètement. Une belle-sœur s'est récemment mariée à Sanaa. C'est une des forces de ces communautés que d'entretenir des liens de sang aux quatre coins de leur univers marchand. La journée se passe dans le plus grand calme. Balade entre les deux rues principales : le front de mer et la rue qui lui est parallèle et qui sert d'artère commerçante. Elle ne mesure guère plus de deux mètres de large. Les voitures ne sont pas prêtes de détrôner les ânes à Lamu.

Lamu, mardi 7 septembre

Comme chaque jour je me rends au premier étage de la Poste faire la queue pour accéder à l'un des cinq ordinateurs de Lamu doté d'une connexion internet. Désespéré par la panne électrique qui m'a fait perdre l'intégralité de plusieurs jours de ce récit, je file à Shela pour une journée 'paparazzi'. Shela est en effet le rendez-vous de la jet-set internationale. Les Kenyans de Lamu ont tous mille anecdotes à vous raconter sur les frasques des célébrités de ce monde. Elle a de quoi plaire. Un climat extrêmement agréable toute l'année, un cadre superbe avec mangrove, dunes et plages de sable blanc et surtout une situation de bout du monde qui ne met cette destination qu'à la portée des plus riches. L'hôtel Peponi ne prévoit d'ailleurs que des chambres à 300 dollars pour un confort assez sommaire. On peut s'y rendre en avion depuis le petit aérodrome de Manda qui dessert aussi Lamu. La balade depuis Lamu longe la côte et constitue une bonne petite marche de 3/4 h. Des dunes voisines on surplombe le village bien plus petit que celui de Lamu. Peut-être 50 villas tout au plus, mais ça pousse vite... D'un luxe pas tapageur mais de bon goût, domine par les murs blancs et verticaux, l'ombre de créneaux décoratifs et surtout par ces pailotes qui les coiffent et qui permet d'apprécier la brise. Sur la plage, un Italien un peu fou a construit une villa en forme de fort omanais. Impressionnant mais franchement déplacé. Après la baignade dans une eau turquoise je me suis mis à l'enquête : retrouver la maison de Mama Daktari célèbre médecin volant qui a passé une bonne partie de sa vie au Kenya à soigner les Africains isolés en brousse, et parente d'Ariane, André et Coucou. L'enquête n'est pas bien difficile. La villa est située juste sur le petit port, à l'entrée du village. Elle est occupée non par la famille mais par des amis selon le voisinage. Mon peu de légitimité dans cette visite m'interdit de toquer à la porte et je me contente de quelques clichés pour mes amis. La maison est sans doute

l'une des plus anciennes d'étranger et n'a rien des villas jet-set plus récentes. Pour connaître la vie exceptionnelle de cette femme enterrée à Shela je vous conseille de lire le petit hommage rendu par Benoît Wangermez⁷.

Lamu, mercredi 8 septembre

Nouvelle journée de repos. Assortie le matin d'une visite de la 'banlieue' de Lamu Town en compagnie de Baabass. Intéressant. La société « lamusienne » n'est évidemment pas plus égalitaire que les autres. Pas d'Indiens balayeurs, ni d'Arabes colporteurs. Les Noirs, petits-fils d'esclaves affranchis, anciens serviteurs ou paysans fournissent les bataillons d'employés aux descendants de leurs anciens maîtres. Ils occupent des paillotes blotties contre les *chumba* (jardins), mesures de bois, de terre ou de parpaings rassemblées en quartiers (une stratification sociale qui rappelle celle de Tombouctou). L'ancienne aristocratie continue d'habiter la vieille ville ce qui est assez singulier. Dans un mouvement assez général au XXe s. les classes aisées ont déserté les centres-villes pour s'installer en périphérie et gagner en espace et salubrité. Ce mouvement a souvent contribué au délabrement des *medina* (cf. Le Caire, Damas ou Istanbul) comme des villes occidentales (Marseille ou Lyon par exemple). La forte baisse des revenus de Lamu au XXe s. n'a pas permis ce mouvement centrifuge. Les vieilles familles ont conservé et entretenu leur patrimoine faute de moyens pour construire du neuf ou s'exiler ce qui a préservé la ville à la fois de la construction sauvage et du délabrement. L'inscription de Lamu au Patrimoine mondial de l'UNESCO en tant que vivant exemple de cité swahilie n'est pas usurpée. Mais les temps changent. Beaucoup de maisons commencent à être abandonnées. Les fils de l'ancienne bourgeoisie préfèrent l'exil à ce coin paumé de la planète où il n'y a pas de voiture. Américains, Français, Allemands s'empressent de racheter ces demeures pour les rénover avec goût. Le jeune Z. est de ceux qui voudraient bien quitter Lamu. La fréquentation d'une occidentale lui semble le moyen le plus facile. Le souvenir d'un tel qui vit aujourd'hui en Scandinavie, de telle autre mariée à un Italien et qui revient le narguer le temps de vacances... Tout ça fait envie. Et puis cet étalage de richesses à Shela fait perdre toute échelle de valeur. On me réclame sans sourciller des « petits » cadeaux : un mobile Nokia qui fasse appareil photo, un billet d'avion pour la France. Je passe ma soirée à essayer de rétablir une vision réaliste du monde que nous habitons. Mais même un RMI ici fait rêver ! Et il est bien difficile de faire apprécier le coût de la vie en France. Un échange un peu vain qu'en voyage il faut conduire sur les trois-quarts de la planète. Il faut ajouter que les images d'abondance déversées par les satellites sans précaution aucune ne facilitent pas la tâche.

Nairobi, jeudi 9 septembre

J'ai quitté Lamu pour être jeté brutalement dans cette vraie capitale africaine qu'est Nairobi. Poussière, bruit, saleté, surpopulation, criminalité, le paradis swahili semble bien loin. Et il l'est. Accroché à son territoire côtier, sa population perd lentement son identité. A moins que des vellétés d'indépendance ne se réveillent, catalysées par le mouvement qui agite le monde musulman, il ne restera bientôt de cette civilisation originale qu'une langue, quelques habitudes alimentaires que les Indiens ont imposées sans peine (samousa, curry et thé au lait) et la religion des Arabes, l'Islam. Pour le reste l'Occident a imposé son modèle partout au point d'être ici aussi la référence unique. Marginalisés numériquement, affublés d'une étiquette d'anciens esclavagistes, pratiquants d'une religion minoritaire qui se radicalise tout cela n'annonce rien de bon pour cette

⁷ <http://perso.wanadoo.fr/atelier.crabe/Anne.html>

communauté swahilie. Mon constat est peut-être pessimiste et réducteur et il me faudra sans doute prendre le temps de le nuancer. Mais déjà on me dit que les Swahilis sont très mal vus à Nairobi et que pour réussir dans le Public il vaut mieux ne pas s'appeler Mohammed.

Me voici donc au point de départ de mon circuit, à l'hôtel Park-Side pour deux jours où je vais explorer Nairobi qui, grâce au soleil, m'a fait meilleure figure qu'à l'aller. J'ai même bravé les interdits, pris les transports en commun pour quitter l'aéroport, marché de nuit dans la ville et je suis toujours en vie. Pour me consoler de quitter mon univers swahili j'ai eu le privilège de survoler Lamu et de contempler de mon hublot, pendant plus d'une demi-heure, la silhouette massive du Kilimandjaro qui se détachait bien au-dessus des nuages et qui m'avait été masquée à l'aller.

Nairobi, vendredi 10 septembre

Journée découverte à se réadapter à la ville, à faire le deuil des amis laissés à Lamu. Dieu sait quand je les reverrais. L'idée que Pascal et Maud y retournent à la fin du mois me rend cette séparation moins définitive. Je me revoie hier sur le tarmac de l'« air strip » de Manda, un peu gauche à donner l'accolade à Wajhudin. J'imagine sa frustration à force d'accompagner des touristes jusqu'au tarmac et ne jamais décoller lui-même. Heureusement cet aéroport ressemble en rien à l'univers déshumanisé et concentrationnaire des grands aéroports. Une paillote ouverte aux vents sert de comptoir d'enregistrement et de salle d'embarquement tandis qu'une autre de six mètres-carrés proclame fièrement : « Manda airport duty free shop ». Tout se passe très simplement.

Contraste. Du SAAB 340 qui effectue la navette et doit nous conduire à Nairobi descendent une dizaine de doctes musulmans en long kanzu blanc impeccable et un couple de touristes dépenaillés en shorts, décolleté vertigineux pour madame. Nulle part ailleurs mais à Lamu ! Les pieux pèlerins sans doute blasés préfèrent rire de ce manque autant d'élégance que de respect.

Aujourd'hui à Nairobi il fait frais et les vêtements traditionnels ou de plage n'ont pas cours. Trois semaines que je ne porte que des chemisettes et là sur ce plateau perché à 1700 m je dois enfin sortir une petite laine. La ville est plutôt belle. Est-ce dû à cette lumière dense, équatoriale, qui avec l'altitude accentue les reliefs et les couleurs ? Je déambule dans le centre-ville dont à la fin de la journée j'ai épuisé toutes les rues. Même le petit parc Jeevanjee avec sa statue de la reine Victoria et ses prédicateurs enragés n'a plus de secret pour moi (Hyde Park Corner des antipodes ?). Visité la jolie collection des Archives nationales. Souvenirs coloniaux avec portraits de la reine et d'officiers britanniques. Ni rancune, ni discours nationalistes exacerbés. Kenya et Tanzanie font toujours partie du Commonwealth. Juste une lettre très émouvante d'un chef rebelle Dedan Kimathi avant son exécution. Dans la galerie de portraits des Pères de l'indépendance où Jomo Kenyatta se taille la part belle pas un seul Swahili. Le Kenya moderne s'est formé sans eux. A leur sujet je trouve un peu de littérature dans les librairies de Nairobi dont le 'A thousand Years of East Africa' de John Sutton, une thèse au titre prometteur 'Swahili state and society', un 'Lamu, a study of the Swahili town' qui ravira Maud j'en suis sûr, enfin un livre au ton polémique 'The liberation of Swahili'. Pour les souvenirs, on ne trouve hélas à Nairobi que des statuette massaises à profusion dans un ébène qui blanchit dès qu'on le gratte, des portes Dogon, des bogolan maliens et des tissus congolais ! Heureusement « l'exploration » d'un supermarché m'a permis de déguster un délicieux miel de la Rift Valley et diverses variétés de thé kenyan (massala, au gingembre, à la cannelle...). Le souvenir kenyan sera fugace.

Nairobi, samedi 11 septembre

Dernier jour à Nairobi. Réveil toujours aussi matinal (5h30). Un mois que ça dure. Demain, après une nuit d'avion sans doute peu propice au repos je crois que je vais dormir 24 h pour me réveiller juste à temps pour être au bureau lundi. Justement, puisque nous parlons du travail, Marius a eu la délicate attention de me rappeler l'imminence de la reprise en me faisant parvenir un article de l'International Herald Tribune dans un mail que vous avez probablement reçu. Pas tendre avec les mœurs professionnelles françaises. Stress, harcèlement... Ca donne pas vraiment envie de rentrer.

Ce matin j'ai potassé la littérature acquise hier. Les Swahilis comptent pour rien. Au maximum 130 000 sur 32 millions de Kenyans, peut-être 300 000 en Tanzanie pour approximativement la même population si on prend l'acception la plus large (« de langue maternelle swahilie »). Il est singulier qu'un si petit peuple ait imposé sa langue et quelques-uns de ses usages. Le livre « Swahili State and Society » décrit très largement le contexte politique et économique qui permet à cet idiome de s'imposer au XXème s. comme langue officielle de la Tanzanie et du Kenya et de se répandre dans les pays voisins jusqu'au Congo.

Bagages. Visite du marché municipal entièrement dédié aux curios pour touristes. Reparti en courant devant tant de « massai-eries » dont la culture est étrangère à mon enquête. Longue balade vers le Musée national, le long de l'Université. Promenade glauque dans cette grisaille parisienne à éviter les enfants accros à la colle, qui guettent le touriste piéton et solitaire. Le musée présente une belle collection ethnographique et un cimetière de plusieurs centaines d'oiseaux empaillés qui m'a rapidement ennuyé. C'est si triste un oiseau qui ne vole pas. La salle consacrée à Lamu, seule à parler du monde swahili, possède le même tableau artisanal des sites que celui de Fort Jésus (vous vous souvenez, punaises, ficelle...) mais beaucoup moins de pièces qu'à Mombasa référence « mondiale » dans le domaine.

Monté au sommet de la tour du Kenyan International Conference Center pour admirer la ville. Les buildings de verre ont fait table rase du vieux tissu urbain colonial. Ça a de l'allure sans doute parce que Nairobi n'a pas encore renié sa campagne. A deux pas, visité le mémorial érigé à l'emplacement de l'ambassade des Etats-Unis où 213 personnes ont trouvé la mort principalement des Kenyans le 7 août 1998. Quelques mois plus tard Ousama Ben Laden est inculpé aux Etats-Unis pour cet attentat et celui quasi-simultané de Dar es-Salaam (explosion d'une voiture piégée visant la mission diplomatique des Etats-Unis qui fit 11 morts et 72 blessés, tous passants tanzaniens). World Trade Center, Bali, Afghanistan, Irak, on connaît la suite... mais pas encore le dénouement. Mon guide est encore glacé d'effroi par cet attentat qui a terni durablement l'image des musulmans kenyans pourtant étrangers à ces exactions. Dernières courses, dîner dans ce petit café Christie's de l'avenue Moi où j'ai déjà mes habitudes et derniers mots sur cette chronique. L'avion s'envole à 23 h. Tiens nous sommes un 11 septembre. Assurément, où que l'on soit, on échappe difficilement à l'actualité.

Paris, dimanche 12 septembre

Après avoir parcouru des milliers de kilomètres il est toujours étonnant de se retrouver au millimètre près à l'endroit exact d'où l'on est parti. Nous sommes sans doute comme ce bel oiseau bleu exposé au musée National de Nairobi qui fut repéré deux migrations successives en Scandinavie avant d'être capturé au Kenya ; nous partons par nécessité et revenons d'instinct, par attachement. Comme ces marchands fondateurs du monde swahili qui épousaient le rythme annuel des moussons. Les boutres arabes et indiens abordaient les côtes africaines d'avril à août et repartaient vers leur point d'origine de

décembre à mars. Comme ces navigateurs, je rentre la tête pleine d'impressions, de sentiments, de connaissances que je me suis efforcé de consigner dans ces quelques pages. Pour vous faire partager ce voyage mais aussi pour me convaincre que même lorsqu'il quitte notre champ de vision ce monde a bel et bien une existence, habitée d'êtres à la fois semblables et différents de nous, de personnages de chair et d'os plantés dans un décor d'arbres, de pierre, d'eau aux formes autres mais éclairé par un seul et même soleil. Cette chronique prend fin. Elle m'a permis chaque soir de faire le point, de noter à chaud la mémoire d'un lieu, la douceur d'une parole, la tonalité du jour, le souffle d'une brise, toutes choses qui échappent si on ne les note pas sur l'instant car on nous habitue dès le plus jeune âge à préférer les faits aux sentiments. Si j'étais un 'honnête homme' je poursuivrais la rédaction de ce journal pour qu'il n'y ait pas de rupture entre le temps du voyage et celui du travail. Mais oserais-je alors le publier ? On se sent plus libre d'écrire sur un monde qui n'est pas le sien.

Mon itinéraire singulier, un peu savant pour de simples vacances, approchait un monde avant qu'il ne disparaisse définitivement. Pas un peuple caché au fond de l'Amazonie que personne n'a encore croisé mais un univers connu, décrit depuis des siècles, en osmose avec le monde. Au-delà du plaisir de la découverte, de la jouissance des rencontres et du bonheur d'emboîter ses pas dans ceux des Anciens, ce voyage m'aura convaincu de la puissance civilisatrice du commerce malgré ses travers que sont l'asservissement des hommes et le pillage des ressources naturelles. De retour à Paris ce matin, à continuer de scruter les visages et les villes comme je l'ai fait pendant un mois, j'ai compris que cet univers swahili que j'étais allé chercher très loin était en fait à ma porte là, à Belleville. Que son concept même qui mêle migration commerciale et métissages humain et culturel était sans doute à la fois l'un des plus anciens et l'un des plus modernes qui soit. Dans ces cafés narghilé tunisiens, ces épiceries chinoises, ces mosquées, synagogues et églises de Belleville se rejouent des processus en grande partie comparables à ceux qui ont engendré la culture swahilie. Ainsi donc ce voyage continue... à Paris.

Kenya, Tanzanie, Paris, août-septembre 2004

Yves TRAYNARD

<http://ytraynard.online.fr>

Carte



Itinéraire

J	Date	Programme	Hôtel		Transports	
1	dim 15-août	Paris (6h55) - Bruxelles - Nairobi (19h20)	Park Side	15 €	SN Brussels	660 €
2	lun 16-août	Nairobi-Arusha (navette)	Fort des Moines	16 €	Navette	18 €
3	mar 17-août	Arusha-Dar as-Salam	Holiday Hotel	6 €	Bus + Taxi	18 €
4	mer 18-août	Dar as-Salam	Holiday Hotel	6 €		
5	jeu 19-août	Dar as-Salam-Stone Town	Princess Inn	8 €	Bateau	16 €
6	ven 20-août	Zanzibar	Princess Inn	8 €		
7	sam 21-août	Zanzibar	Princess Inn	8 €		
8	dim 22-août	Zanzibar (Spice Tour)	Princess Inn	8 €	Spice Tour	10 €
9	lun 23-août	Zanzibar (bains Kidichi et kizimbani)	Princess Inn	8 €	dalla-dalla	1 €
10	mar 24-août	Zanzibar (Palais Marhubi et Hamamni)	Princess Inn	8 €	dalla-dalla	1 €
11	mer 25-août	Zanzibar-Dar as-Salam	Pop Inn	4 €	Bateau	30 €
12	jeu 26-août	Dar as-Salam-Kilwa	New Mjaka	4 €	Taxi + Bus	30 €
13	ven 27-août	Kilwa (Kilwa Kisiwani)	New Mjaka	4 €	Canot privé	5 €
14	sam 28-août	Kilwa (Songo Manara en boutre)	New Mjaka	4 €	Boutre privé	15 €
15	dim 29-août	Kilwa-Dar as-Salam	Jambo	13 €	Bus + Taxi	8 €
16	lun 30-août	Dar as-Salam-Mombasa	Taj	5 €	Bus	15 €
17	mar 31-août	Mombasa	Taj	5 €		
18	mer 01-sept	Mombasa-Kilifi-Watamu-Malindi	Tana	5 €	Matatu	1 €
19	jeu 02-sept	Malindi-Gede-Kilifi-Mnarani-Malindi	Tana	5 €	Matatus	2 €
20	ven 03-sept	Malindi-Lamu	Lamu Guest House	5 €		
21	sam 04-sept	Lamu	Lamu Guest House	5 €		
22	dim 05-sept	Lamu (Taqwa en boutre)	Lamu Guest House	5 €	Boutre privé	20 €
23	lun 06-sept	Lamu	Lamu Guest House	5 €		
24	mar 07-sept	Lamu	Lamu Guest House	5 €		
25	mer 08-sept	Lamu	Lamu Guest House	5 €		
26	jeu 09-sept	Lamu-Malindi-Nairobi (Kenya Airways)	Park Side	15 €	Kenya Airways + matatu	75 €
27	ven 10-sept	Nairobi	Park Side	15 €		
28	sam 11-sept	Nairobi (23h10) - Bruxelles (6h40)			Taxi Nairobi - aéroport	10 €
29	dim 12-sept	Bruxelles (8h) - Paris (10h)				
				200 €		935 €

Budget

Total	bordereaux change et factures	1 600 €
	dont hôtels	200 €
	Paris -Nairobi -Paris	660 €
	transports locaux	275 €
	souvenirs	100 €
	livres	50 €
	autres (repas, musees ...)	315 €